

## IX

CHARLES DE SPOELBERCH  
DE LOVENJOUL <sup>(1)</sup>

## I

Le grand seigneur belge qui vient de mourir subitement à Royat occupait dans la littérature française une place très originale, sinon très éclatante. Sa perte sera vivement sentie par tous ceux qui suivaient ses patients et curieux travaux. M. de Spoelberch était un des rares élèves d'un maître qui aurait dû, semble-t-il, en laisser beaucoup, tant sa méthode fut excellente : Sainte-Beuve. On compte ceux qui l'ont vraiment suivie. L'auteur des *Lundis* définissait la critique : une botanique morale. Il voulait qu'avant de juger une œuvre, l'analyste littéraire essayât de la com-

(1) A l'occasion de sa mort (1907).

prendre, et d'abord de la situer, de noter dans leur détail les moindres circonstances où elle se produisit. Une telle étude comporte des recherches qui ne sauraient être trop minutieuses, sur la biographie de l'écrivain, ses hérédités, sa famille, ses amis, son temps, les étapes de son labeur, recherches appuyées sur des documents vérifiés. Il suffit d'avoir approché quelques hommes célèbres, pour savoir combien une telle enquête est difficile. Presque toutes les anecdotes sont controuvées, presque toutes les légendes défigurées, les « mots » truqués, les témoins incompétents ou prévenus. Tous les Mémoires sont faussés involontairement, ceux d'un Chateaubriand ou d'une George Sand, aussi bien que ceux d'un Maxime du Camp ou d'un Edouard Grenier. Les lettres intimes, dont notre époque est si friande, sont la pire source d'erreur. Elles exigent une mise au point presque toujours impossible. Il faudrait y discerner — par quel procédé? — l'humeur du moment, les réserves forcées, les exagérations suggérées, ici par l'attitude morale du correspondant, là par une causerie qui n'est pas rapportée, les illusions d'optique tantôt à demi sincères, d'autres fois systématiquement mensongères. Les journaux personnels, les « cahiers rouges » comme celui de Benjamin Constant, ou comme les *Souvenirs d'égotisme* de Beyle, deviennent inexacts, dans leur franchise la plus crue, par un manque de perspective. Ce qu'ils racontent n'a pas sa vraie valeur, à cause de ce qu'ils omettent. Une immense besogne de réduc-

tion est nécessaire pour que les renseignements en apparence les plus authentiques prennent leur place, se raccordent les uns aux autres. L'évidence de ces difficultés explique la quasi-solitude du seul historien littéraire qu'ait eu le dix-neuvième siècle. Elle fait comprendre pourquoi ses plus remarquables successeurs ont abandonné cette investigation, naturaliste et scientifique, qu'il a réussie, quarante ans durant, par un miracle inégal de génie inductif. Ils se sont confinés, un Taine dans la psychologie ethnique et collective, un Weiss, un Jules Lemaitre, dans un impressionnisme exquis mais sans intention objective, un Brunetière, un Faguet, un Maurras, dans des problèmes de rhétorique, de morale ou de sociologie. Le beau talent de Sainte-Beuve domine bien ce groupe d'intelligences supérieures. De pas une on ne pourrait dire qu'elle continue l'œuvre du Lundiste. Si l'on veut chercher sa véritable lignée, on la trouvera chez les monographistes. Parmi eux, M. de Spoelberch tenait sans conteste un des premiers rangs. Profondément attaché à la méthode de *Port-Royal* et des *Causeries*, il s'était proposé, très jeune, de dresser le dossier complet de quelques grands artistes littéraires. Il avait constaté aussitôt dans quel déplorable esprit d'à peu près sont composées toutes les biographies et, chose plus étonnante, toutes les bibliographies des auteurs les plus célèbres. Comment écrire cependant l'histoire entière d'une pensée sans ces données? Charles de Spoelberch fut conduit par cette idée à des re-

cherches d'une érudition de plus en plus minutieuse. Elles ont fait de lui le Bénédictin de la plus inédite des sciences, celle des documents littéraires. Il a d'abord eu l'ambition d'établir le dossier complet de six écrivains : Gautier, George Sand, Musset, Mérimée, Sainte-Beuve lui-même et Balzac. Ses *Lundis d'un chercheur*, sa *Véritable Histoire d'Elle et Lui*, ses deux volumes surtout sur l'*Histoire des Œuvres de Théophile Gautier* représentent les débris précieux de ce premier projet, auquel s'en substitua peu à peu un autre. La plus puissante des figures ainsi apparues dans son laboratoire de critique finit par occuper le champ total de son attention, et, par une singulière ironie du sort, ce disciple de Sainte-Beuve se trouve être devenu presque uniquement l'historiographe du contemporain que Sainte-Beuve a le plus détesté : Honoré de Balzac.

## II

Balzac! Qui n'a pas entendu Charles de Spoelberch prononcer ce nom n'a pas connu à quel degré un homme peut, du fond de son tombeau, en fanatiser, en hypnotiser, en obséder un autre. Le visage, volontiers fermé et concentré, de ce Flamand à demi Espagnol s'éclairait, ses manières un peu hautaines se réchauffaient, ses yeux bril-

laient, sa voix s'enflérait. Alors, quand il était en confidence, commençait le récit de ses chasses au document balzacien, qui ressemblaient, par leurs complications, leur ardeur, leur fantasmagorie réelle, à quelque épisode de *la Comédie humaine*. Il arrivait chez vous, en coup de vent, et sans autre préambule : « Je sais où elle est, » disait-il : « elle est en province. — Et qui, elle? » lui demandait-on, interloqué. Et lui : « Mais la canne!... » On ne l'interrogeait pas davantage. De quoi pouvait-il s'agir, sinon de la canne de Balzac? Canne extraordinaire : le pommeau d'or en était incrusté de pierres, enlevées, prétendait cet audacieux fabuliste que fut le romancier, aux bijoux dont ses admiratrices inconnues lui faisaient présent après les avoir portés. Cette canne, qui fournit son titre à une charmante fantaisie de Mme de Girardin, fut donnée par Mme de Balzac, après la mort de l'écrivain, au docteur Nacquart, le médecin auquel est dédié *le Lys dans la vallée*. Spoelberch arrive à savoir ce détail, à connaître les héritiers de l'heureux légataire, à les approcher. Puis la canne disparaît. « Je l'ai tenue entre mes mains, » disait-il en crispant ses doigts, et il combinait des conspirations pour retrouver la relique et la conquérir, — la reconquérir plutôt. N'avait-il pas rapatrié ainsi dans son musée du boulevard du Régent, à Bruxelles, aménagé suivant son plan, à lui, les portraits, les livres, l'encrier, tous les manuscrits de Balzac? — Presque tous. Celui d'*Eugénie Grandet* lui man-

quait. Il savait où il était. Il l'avait vu. Qu'il m'a dit souvent, en me parlant du possesseur : « Que je sache seulement ce qu'il désire le plus, je le lui aurai contre son trésor!... » Et il rappelait la période héroïque de ses recherches, lorsque, après la mort de Mme de Balzac, il parcourait les boutiques du quartier Beaujon, en quête des papiers pillés dans l'hôtel du romancier par les fournisseurs non payés. Il avait découvert ainsi chez un épicier une lettre d'amour de Balzac autour d'une motte de beurre, d'autres lettres chez un cordonnier. Il mimait son dialogue avec les recéleurs, — tout fragment de Balzac qu'il ne possédait pas lui avait été dérobé. Et l'on songeait au cousin Pons, à Balthazar Claës, à Frenhofer, à ces poètes de l'idée fixe dont le visionnaire de *la Comédie humaine*, leur frère en illuminisme, a célébré les enthousiasmes et pleuré les déceptions.

## III

Cette fièvre balzacienne était contagieuse. Aussi M. de Spoelberch avait-il suscité autour de lui un petit monde de ckabbalistes en Honoré. Ces disciples ne l'appelaient jamais que « le Vicomte », avec mystère et non sans terreur. Très galant homme et très gentilhomme, Spoelberch avait trop de goût pour ne pas le sentir : sa dévotion intel-

lectuelle envers son héros risquait de prendre, au regard des malveillants ou des ignorants, un air de manie. Il n'était pas un maniaque. Il aimait Balzac comme Balzac avait souhaité d'être aimé, avec une intelligence et une lucidité entières. Mais sa poursuite acharnée du livre, du papier et de l'objet avait fait de lui par certains côtés une sorte de *bric-à-braquiste* de *la Comédie humaine*. Comme tel, il avait des jalousies d'amateur, et, pareil en cela à tous les passionnés, il redoutait l'ironie. C'est le motif pour lequel il écartait de lui, implacablement, les balzaciens sans nuance. Il avait ainsi pris à tîc Anatole Cerfberr, un des deux auteurs de ce chimérique répertoire des personnages de *la Comédie humaine*, où se trouve biographié, — entre Napoléon, Rastignac, Talleyrand, Rubempré, pêle-mêle, — le crapaud Astaroth qui servait à Mme Fontaine, la tireuse de cartes! « Batracien de dimension énorme, » dit ce Vapereau d'un genre unique « qui vivait sous Louis-Philippe... » Pour Cerfberr ce détail était aussi important que la date de naissance de l'Empereur, mentionné, dans ledit volume, à titre uniquement balzacien, pour avoir, « en avril 1813, passé une revue sur la place du Carrousel et remarqué Mlle de Chatillonest. Se penchant vers Duroc, il lui dit une phrase courte qui fit sourire le grand maréchal. » Bien entendu, cette notice ne mentionne même pas Waterloo. Ce fut un jour d'ivresse pour Cerfberr, quand parut cet ouvrage auquel il avait travaillé des années avec un autre

fervent de Balzac, Jules Christophe, — joie empoisonnée par la brouille avec l'irréconciliable « Vicomte ». Celui-ci ne pardonnait pas, au biographe, des excentricités, suggérées par leur commun auteur cependant, telles que d'arriver en regardant autour de lui, avec une prudence effrayée, comme traqué par la police. Le comique était que Cerfberr exerçait avec une parfaite régularité des fonctions d'employé au chemin de fer du Nord. Il apparaissait donc, le collet relevé, parlait bas, vous entraînait vers un fiacre déjeté, sordide, le plus minable de la banlieue, arrêté à un angle de rue. Il vous y faisait monter, puis, à l'entrée d'un passage, descendait précipitamment, et il disparaissait en vous disant avec un clignement d'yeux : « Aujourd'hui, je suis Ferragus, chef des dévotants. » Et il le croyait. Spoelberch, lui, souffrait de ces jeux comme d'une profanation. Je m'amusais à le taquiner en les lui racontant, et comment, trois jours avant sa fin, Cerfberr s'était traîné jusque chez moi : « Je crois, » me dit-il « que j'ai une des trois maladies mystérieuses de Balzac... Cela me console de mourir... » Mot sublime qui n'eût pas étonné le grand homme! C'est le pendant de sa soudaine arrivée chez sa sœur : « Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse? Une demoiselle de Granville. C'est un excellent mariage qu'il fait là... », ou de son cri dans son agonie : « Qu'on aille me chercher Bianchon. »

## IV

Il y avait un coin de folie dans Cerfberr, au lieu que chez Charles de Spoelberch, je le répète, l'illumination balzacienne était doublée d'un jugement sûr et dominée par une méthode rigoureuse. Son émotion devant ses découvertes de textes inconnus ressemblait au noble frémissement du grand Trousseau à l'hôpital : « Il faut voir, toujours voir des malades ! » et parlant du « charme, de l'attrait irrésistible » de la clinique. C'était la Littérature que Spoelberch chérissait de cet ardent amour à travers Balzac. Dans la préface des *Lundis d'un chercheur*, il a donné sa profession de foi, trop modeste, quand, après avoir salué dans Sainte-Beuve « le *trouveur* sagace, le pénétrant scrutateur d'âmes, le maître critique du dix-neuvième siècle », il s'est assigné le rôle de celui « qui sauve de l'oubli, ou de la destruction, des pages et parfois des œuvres très supérieures à celles qu'il pourrait produire lui-même ». Les morceaux qu'il a réunis dans ces *Lundis*, — ses pages sur Balzac et Mme Hanska dans un *Roman d'amour*; — le bref et substantiel essai à la manière anglaise qui le précède : *Contre l'oisiveté*; — ce chef-d'œuvre de reconstruction qui s'appelle la *Genèse d'un roman de Balzac*; — les

esquisses rassemblées sous le titre : *Autour d'Honoré de Balzac*, je cite de mémoire, témoignent que le « chercheur » de Bruxelles était, lui aussi, un « trouveur ». Ce sont de ces chapitres de botanique morale dont l'auteur de *Volupté* a donné tant de modèles. Ils eussent été plus nombreux s'il n'était arrivé à Spoelberch de Lovenjoul ce qui arriva au peintre du *Chef-d'œuvre inconnu*, lequel dépense sans compter son énergie créatrice en préparations. Notre ami n'aura écrit que des fragments de cette *Psychologie de Balzac* qu'il était seul capable de rédiger. Quand nous ne lui devrions que la *Correspondance* du romancier, qu'il a en effet sauvée, son nom serait sûr de ne pas périr. Il l'a pour toujours associé à celui qui fut vraiment le Napoléon littéraire du dix-neuvième siècle français. Spoelberch a tout compris de ce génial, de ce déroutant Balzac : et ses complexités sentimentales, et ses procédés d'art, et sa forte doctrine sociale et ses vues divinatoires. Il nous est désormais impossible d'écrire sur la *Comédie humaine* sans nommer et sans célébrer l'inlassable et infaillible commentateur.

Ce passionné de littérature avait une âme très tendre. Il n'a pas pu se guérir de la plaie ouverte en lui par la mort de la compagne de sa vie. Depuis son veuvage, qui précéda de bien peu sa fin, il n'était plus lui-même. Le travail ne parvenait pas à lui faire oublier de longues années d'une intimité complète de cœur et d'esprit. Certaines affections trop vives sont comme une place

offerte au destin pour qu'il nous frappe plus durement. Charles de Spoelberch ne se plaignait guère, mais, dans ces derniers temps, nous mesurions sa souffrance à certains changements trop évidents. Il ne se prêtait plus que par instants à ce plaisir de la conversation, si intense pour lui autrefois. Même de dépouiller, dans son appartement de la rue d'Alger, les liasses de papiers qui lui étaient offertes de toutes parts, aussitôt son arrivée à Paris connue, ne dissipait pas sa mélancolie. De plus en plus il s'enfermait à Bruxelles dans sa galerie littéraire, parmi les trésors de sa bibliothèque, qu'il a si généreusement léguée à Chantilly, nous prouvant son culte pour notre pays et pour les lettres. Le très distingué critique de Louvain, M. Eugène Gilbert, était à peu près le seul ami qu'il continuât de voir aussi assidûment. Aux autres, il écrivait pour s'excuser de ne pouvoir plus vaincre sa sauvagerie grandissante. Du moins, en mourant loin de ses chers livres, dans une chambre d'hôtel, aura-t-il eu auprès de lui ce disciple dévoué, et il aura pu prononcer devant le monument inachevé, mais si précieux, qu'il a dressé à son romancier, le *non totus moriar* du poète antique, cette suprême consolation pathétiquement résumée par Balzac, — qui citer, sinon Balzac, à propos de Spoelberch de Lovenjoul? — quand il définissait la Renommée : « le soleil des morts!... »

Juillet 1907.

## X

ÉDOUARD ROD <sup>(1)</sup>

## I

J'ai connu Edouard Rod vers 1880. C'était l'époque de ses tout premiers débuts. Il venait de publier *Palmyre Veulard*, et l'école de Médan le comptait parmi les recrues de l'étranger dont elle était fière. « Dans dix ans, toute la littérature européenne sera naturaliste, » disait-on volontiers dans ce naïf cénacle qui n'avait guère d'existence que par la fascination de Zola, sa renommée, ses théories simplistes mais nettes, sa magnifique vertu de travail, et la chaude bonhomie de son accueil. Que Maupassant et Huysmans pussent se considérer comme relevant d'une même doctrine, c'était déjà extraordinaire; moins que la présence de Rod dans ce groupe. Le futur auteur

(1) A l'occasion de sa mort (1910).

du *Sens de la vie*, du *Silence*, de *l'Indocile*, de *l'Ombre s'étend sur la Montagne* fraternisant littérairement avec celui de *Marthe* et celui de *la Fin de Lucie Pellegrin*, — voilà une de ces anomalies qui prouvent combien nous souffrons du manque de milieu. L'histoire de notre âge aura présenté un trop grand nombre de ces étrangetés. Ne cherchez pas une autre cause à l'incohérence dont il demeure frappé dans ses meilleurs représentants.

Il y avait pourtant une logique dans cet attrait exercé par le naturalisme sur le jeune romancier, Suisse par sa naissance et ses hérédités, à demi Allemand par son éducation, Edouard Rod se cherchait. Il arrivait à Paris, appelé par cet instinct de se distinguer qui conduit, chaque automne, tant de jeunes gens « au vrai pays de gloire », disait Baudelaire. Un autre instinct animait notre camarade, plus désintéressé. Il entrevoyait une formule nouvelle à trouver dans l'art du roman. Quelques années plus tard, dès 1885, il l'avait découverte en effet. *La Course à la mort* est déjà un livre d'un type bien individuel, une création à la ressemblance de l'esprit qui l'a conçue et réalisée. Un dernier motif encore explique cette crise de naturalisme. Rod s'en rendait compte : l'expression serait toujours pour lui, comme pour tous ceux qui portent dans leur esprit un riche univers d'idées et de sentiments, le problème difficile. Or, c'était le souci de l'expression qui caractérisait surtout les écrivains de l'école de Médan.

Elèves de Flaubert et de Goncourt, ils avaient à leur service, les uns et les autres, une « patte » très savante. Dès ce temps-là, ils étaient des artistes achevés, dans leur donnée. Huysmans n'a pas progressé en facture depuis *le Drageoir à épices*, ni Maupassant depuis *Boule-de-Suif*. Le relief du rendu, les partis pris nets de composition, l'absence d'à peu près et d'incertitude, tels furent, j'imagine, les prestiges qui déterminèrent cet enrôlement d'une saison dans un cercle où beaucoup d'autres éléments déplaisaient à Rod. Remarquables par la vigueur de leur « faire », les naturalistes ne l'étaient pas moins par le contraste entre cette vigueur et l'étroitesse à demi voulue de leur observation. Je dis « à demi », car s'il y avait chez eux du système, il y avait aussi de la nécessité. Cette pression des circonstances les rend pathétiques à distance, quand on les a connus personnellement. La disproportion était trop forte entre leur sort et leur talent. S'agit-il de Huysmans, par exemple ? Il ne faut jamais oublier que ce sensitif subissait et n'a pas cessé de subir l'affreux esclavage d'un bureau. De dix heures à quatre heures, il ne vivait pas. Le reste du jour il lui fallait travailler, dans quel décor de médiocrité, dîner dans des gargotes et avec quels compagnons, exaspérer ses nerfs aux misérables contrariétés de l'existence pauvre à Paris ! Le temps de la libre et large culture lui a trop manqué. En a-t-il seulement eu la notion ? J'en doute. Quoique peu fortuné, Rod avait, lui, le goût de cette cul-

ture. Dès 1880, il avait commencé de se la donner. Il avait vu des gens et des paysages. Il comprenait, non pas pour l'avoir lu dans les livres, mais par expérience, que Paris n'est pas isolé dans le vaste monde. On se rappelle la boutade de Flaubert : « Il n'y a pas que la Bièvre. Le Gange existe. » Rod savait à tout le moins qu'il y avait le Rhin. L'Europe cosmopolite lui avait été révélée. C'était de quoi le détacher vite de ses premiers amis littéraires. Il ne cessa jamais de reconnaître leur réelle valeur, ni surtout de rendre hommage au puissant brosser de fresques sociales que fut Zola. Il ne retint rien de leurs procédés, ni dans le choix des sujets, ni dans la composition, ni dans ce que nous appelions alors d'un mot inutilement barbare, inventé par ce barbare raffiné, ce névropathe, étonnamment subtil et étonnamment illettré, que fut Goncourt : « l'écriture. »

## II

Je me rappelle très bien avoir pressenti cette évolution de Rod, et entrevu son originalité naissante, lorsqu'il publia en 1883 *la Femme d'Henri Vanneau* dans le feuilleton du *Parlement*. Ce journal était dirigé par M. Ribot, et il avait pour rédacteur en chef M. Jules Dietz. Aucune feuille ne fut plus hospitalière aux Lettres. Louis

Ganderax et Elémir Bourges y tinrent la chronique dramatique. André Michel y fit la critique d'art. James Darmesteter y publia ses *Lettres sur l'Inde*. André Hallays y débuta. Rod y collaborait assidûment. Nous ne pouvons pas nous reprocher d'avoir méconnu la généreuse et libérale maison où l'on nous avait si bien reçus. J'oubliais de dire que je figurais moi-même sur le contrôle de cette jeune équipe. Quand le *Parlement* se fonda en 1883 avec le *Journal des Débats*, nous célébrâmes sa disparition par une sorte de banquet funéraire, où Rod récita une complainte de sa façon sur le sort de notre journal et sur le nôtre. Nous n'étions pas très malheureux, car nous retrouvâmes dans l'antique demeure de la rue des Prêtres le même accueil indulgent. Tout de même, c'était un morceau de notre jeunesse qui s'en allait. Edouard Rod avait la conscience de ces fins partielles et de leur mélancolie, plus que personne. Je le revois, à cette minute, comme si plus d'un quart de siècle ne nous séparait pas de cette scène, et la petite salle de restaurant, et les convives, et lui, debout, assurant son lorgnon, son papier à la main, et nous récitant son poème, mi-goguenard, mi-douloureux. C'est encore dans la compagnie de deux de nos collaborateurs du *Parlement*, André Hallays et André Michel, que je l'aurai vu pour la dernière fois, par le triste jour d'automne où nous conduisions à sa dernière demeure cette femme si distinguée, si délicate d'intelligence et de cœur : Mme René Doumic. Ces souvenirs m'ob-

sèdent en traçant ces lignes, et un autre souvenir me reporte bien loin encore, à une chambre de l'avenue du Maine où je rendais visite à Taine, vers cette même époque. Il était venu à Paris, pour la mort de sa mère : « Nous sommes tous des arbres qu'un implacable bûcheron va couper, » me disait ce rude maître, sans me regarder, et, fouillant la cheminée d'une pincette qui écrasait des cendres, il ajoutait : « En voilà un qui vient d'être abattu. Demain ce sera mon tour. Puis le vôtre... » De pareils mots prennent un relief cruel à de certains moments, ils deviennent vrais d'une vérité qui glace. C'est comme le froid de la main d'un mort serrée dans la nôtre !

De telles visions sont celles de l'âge que j'ai aujourd'hui, celui qu'avait Taine quand il préférait à mes vingt-cinq ans la dure sentence. Dès ses vingt-cinq ans, lui, Edouard Rod subit cette hantise de la mort. Ses livres de jeunesse : *la Course à la mort*, *le Sens de la vie*, témoignent que cette idée de la fin certaine, toujours menaçante et si rapide, même lorsqu'elle est tardive, a fait comme un fond premier à sa pensée. Il a décrit cette obsession avec des accents dont la simplicité tragique rappelle ces fragments où Pascal se soulageait d'une terreur pareille. Terreur ? Est-ce bien le mot juste ? L'idée de la mort, quand elle s'empare passionnément d'une intelligence ou d'une sensibilité, devient à la fois une épouvante et une attraction. Il y a du vertige et de la douceur dans cette sensation presque physique

de l'insondable abîme... « Que l'agonie soit rapide ou lente, il y aura un déchirement de notre être, — puis nous tomberons dans un vide infini, sans forme, sans bruit, sans couleur, où rien ne troublera le silence absolu de nos sens... » Il faut lire tout le morceau dans *le Sens de la vie* (liv. IV, 6). Il éclaire profondément l'histoire de la pensée d'Edouard Rod, la genèse de son art et la dialectique intérieure qu'il semble avoir suivie.

Cette page est de 1885. Ouvrez maintenant un livre composé vingt ans plus tard, l'un de ses meilleurs, de ses plus significatifs : *l'Ombre s'étend sur la Montagne*. Comme il rend aussitôt le même son de mélancolie devant les ténèbres montantes ! De quel regard Franck Lysel et Mme Jaffé contemplant le soleil descendant derrière la Jungfrau, — cette lutte du jour et de la nuit que le romancier ne craint pas d'appeler le Drame du couchant ! Qu'il est bien resté le même, et comme il éprouve, lui, l'artiste de cinquante ans, connu et chargé d'œuvres, la même impression que le pauvre jeune homme de lettres ignoré qu'il était jadis, devant la nuit « qui triomphe toujours, la nuit muette, aveugle et sourde, où la force se déconcerte et où les bruits se taisent, où le silence est humide, l'obscurité pesantes !... Elle est la nuit, pleine de mystère, image de l'autre nuit éternelle, dont nous ne savons rien, qui nous guette, nous épouvante et nous appelle... » C'est parce qu'ils pensent toujours aux ténèbres sans fin dont cette nuit est le symbole, que Lysel et Irène Jaffé sont

bien des personnages selon le cœur de Rod. C'est parce qu'ils mélangent à leurs impressions les plus enivrées le goût de la cendre, du précaire, de l'incomplet, qu'il les a dessinés avec tant de complaisance. Il leur a donné ce qui fait le thème constant de ses créations : l'intensité de la vie sentimentale et morale empoisonnée à la fois et exaltée par l'attente du dénouement inévitable. Plus il l'est, inévitable, plus il nous est urgent de ne pas manquer cette courte, cette fugitive opportunité qui nous est prêtée plus qu'accordée. Les livres d'Edouard Rod — essais de critique, nouvelles, romans — sont tous imprégnés d'un sentiment issu de cette idée : le besoin d'une vérité qui nous assure que nous n'avons pas perdu nos brèves et irréparables années, l'angoisse de rencontrer cette vérité avant qu'il ne soit trop tard. Les lecteurs habitués à la littérature religieuse reconnaîtront là un des états d'esprit que les maîtres de l'ascétisme chrétien s'appliquent à cultiver : l'appel à la conversion par l'épouvante devant l'écoulement hâtif des jours. Qui a pu lire le *Panégyrique de saint Bernard*, et oublier la page sublime : « Bernard, Bernard, » se disait-il, « cette verte jeunesse ne durera pas toujours... La vie nous manquera comme un faux ami, au milieu de nos entreprises... Ah! puisqu'elle est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui demeure... » Mais saint Bernard, mais Bossuet, mais Pascal, mais Bourdaloue n'avaient pas de doute sur ce quelque chose qui

demeure. Le pathétique d'Edouard Rod, c'est qu'il le cherche, lui, ce *quelque chose*, sans jamais être assuré de le trouver. Cette vérité de notre être intérieur, qui fasse point fixe en nous, où donc était-elle dans cette fin du dix-neuvième siècle français, dont Rod a si bien connu les doctrines, si intimement partagé les aspirations contradictoires? Ses *Idées morales du temps présent* nous apportent sa réponse, et c'est le doute, un doute où la hauteur de l'Idéal se mélange à l'hésitation de l'intelligence.

## III

Il semble bien que telle a été jusqu'au bout l'attitude mentale de Rod et qu'il ne s'est fixé dans aucun dogme, dans aucune doctrine. Il est allé jusqu'au bord du catholicisme. *Le Sens de la vie* contient des pages émues sur l'Eglise qui ont pu le faire ranger un instant parmi ceux que l'on surnommait les *néo-chrétiens*. Deux très bons juges, M. Jules Lemaitre et M. l'abbé Félix Klein, y ont été pris (1) : « Elle est immobile et tout passe... Elle a vaincu les schismes, les hérésies, les incroyances. Elle a vaincu jusqu'aux germes

(1) *Les Contemporains* (5<sup>e</sup> série). — *Le Mouvement néo-chrétien*.

putrides qui la décomposaient; les empires se sont abattus devant elle. Elle brave la Science dont tous les relatifs se brisent contre son absolu... » Celui qui a écrit ces lignes va croire. Il croit. Tournez trois pages et écoutez-le : « Je me mis à murmurer *des lèvres, hélas! des lèvres seulement* : Notre Père qui êtes aux cieux. » Rod n'alla jamais plus loin. Il a entrevu pareillement la beauté propre à l'action. La monographie en deux volumes qu'il a intitulée *la Vie privée de Michel Teissier et la Seconde Vie de Michel Teissier* le démontrent. Oui. L'action le tenta une heure, mais il démêla vite ce qu'elle a de féroce. Elle lui fit horreur, et c'est là ce qu'il signifie lorsque, à la fin du second de ces documents, il évoque Michel regardant sa femme et sa fille pleurer front contre front. « Il ne comprit pas le sens profond de leurs larmes. Il ne devina pas qu'elles venaient d'une même source pour aller se perdre dans le même courant, qu'elles *n'étaient qu'un soupir dans la plainte éternelle de celles qui seront les éternelles victimes de notre égoïsme, de nos ambitions et de nos duretés.* » D'ailleurs, pour agir, quand on a comme lui l'appétit de la vérité, il faut savoir. A quelle cause se dévouer, quand toutes celles que les hommes défendent ont tour à tour été éprouvées par l'expérience et condamnées? Est-il, dans notre littérature actuelle, une analyse plus pénétrante et plus cruelle des erreurs sociales contemporaines que *l'Indocile*, qui date de quatre ans à peine? Cette pensée inquiète et lucide erre

ainsi, d'une extrémité à l'autre du monde des idées et du monde des faits et jamais elle ne peut ni oublier que tout nous fuit d'une fuite éternelle, ni prononcer une seule fois cette parole de vérité, dont elle a faim et soif comme de pain et d'eau; cet : « *icy est fondée la foi profonde* » que la folle espérance de la Renaissance rêvait d'écrire sur les portes de la Cité de l'avenir. C'est la vieille et désolante inscription, le *Lasciate ogni speranza* du proscrit Florentin que Rod aurait épelée sur toutes les murailles d'aujourd'hui! S'il ne la lit point, s'il ne désespère pas, c'est qu'il a fini par en appeler de l'intelligence au cœur, et par apercevoir la vérité de l'âme humaine dans la palpitation même de cette âme. C'est là ce qu'expriment, avec une poésie singulière, ses deux chefs-d'œuvre, à mon avis du moins : *le Silence et l'Ombre s'étend sur la montagne.*

Plus d'idéologie dans ces deux récits, — et quand je parle du *Silence*, c'est bien entendu la première des deux longues nouvelles réunies sous ce titre que je désigne, la seconde étant très inférieure à la première. Les personnages ne sont plus des intellectuels à la poursuite d'une doctrine. Ce sont des sensibilités dévorées par la passion, mais pure, mais si dégagée de bassesse que sentir de la sorte, c'est presque prier. L'énergie des caractères ne se déploie plus dans les événements. Elle est tout intérieure. Kermoyan et Mme Herdevin, les héros du *Silence*, Lysel et Mme Jaffé, ceux de *l'Ombre s'étend*, ont concentré leur être le plus secret dans

leur puissance d'être heureux et de souffrir par et pour ce qu'ils aiment. Ce sont des solitaires qui habitent un cloître invisible, celui qu'ils portent en eux. Ils en sont à la fois les architectes mystiques et les desservants. L'émotion leur creuse l'âme à une telle profondeur qu'ils atteignent par elle à cet absolu, que leur père spirituel a vainement demandé aux spéculations de l'esprit. Dans ces deux livres, Edouard Rod souhaite visiblement de produire avec de la littérature une impression pareille à celle que donne un autre art dont il fut un dévot : la musique. Lui, l'ancien disciple du maître de Médan, c'est l'indéfini, c'est l'au-delà qu'il cherche maintenant. Il voudrait que sa phrase s'étouffât comme un soupir, s'attendrît comme un regard, exprimât l'inexprimable de la tendresse et de la douleur. Il y réussit. Ecoutez Lysel jouer sur le violon, auprès du lit de Mme Jaffé mourante, des airs composés pour elle : « Ces airs expriment, dans la seule langue appropriée et accessible à tous, une *émotion dont l'intensité ferait éclater les formes du discours*. Tendres, éloquents, parfumés, déchirants, ils ouvrent comme une échappée sur l'infini de tendresse où se placent *deux cœurs qui ne s'épanchèrent jamais complètement l'un dans l'autre*. Leurs notes vibrent *comme des paroles essentielles qui ne seront jamais prononcées*, et dont l'écho pourtant ne s'est pas perdu. Si les sens amortis d'Irène les apportèrent à sa conscience, elle apprit à ce moment que *le mystère de l'amour*

*et celui de la mort ne s'éclaircissent qu'en se rencontrant*. C'est en se trouvant ensemble aux heures de l'agonie, quand l'un sent échapper les dernières gouttes de sa source de vie, quand l'autre aspire en vain à verser dans cette source tarie les ondes inutiles de son sang, *c'est alors que l'on comprend ce que c'est qu'aimer, ce que c'est que mourir...* » Il faut remonter au Michelet de la mort de Watteau et au Henri Heine du *Livre de Lazare* pour trouver des phrases aussi voisines des mélodies d'un Chopin et d'un Schumann, aussi soutenues par la passion, avec ce qu'elle enveloppe d'indéterminé et pourtant de si précis. Celui qui a écrit cette fin de *l'Ombre s'étend sur la Montagne* fut, ce jour-là, un grand artiste littéraire, dans le meilleur sens du mot.

## IV

Il le fut toujours par les plus nobles vertus professionnelles : l'assiduité du labeur, la conscience dans la tâche, la richesse de la culture. J'ai dû forcément négliger, dans ces notes hâtives, bien des côtés du talent d'Edouard Rod. Je n'ai pas dit combien cet art si exalté, si lyriquement intime était en même temps un art de mesure et de netteté. Il avait retenu de son passage chez les naturalistes le sens du personnage moyen, de ce que ces messieurs appelaient dans leur jargon d'atelier : « le coudoyé ». Il a été préservé ainsi

du danger que son Idéalisme lui faisait courir : celui de la chimère. Même les plus exaltés de ses héros sont bien des hommes d'aujourd'hui, avec un état civil. Les plus exceptionnels ont une physiologie vraie, des gestes, un parler de réalité. Je n'ai pas dit non plus qu'à côté du romancier d'idées et de passion, il y eut chez lui un romancier de mœurs et qui écrivit dans ce genre des études de premier ordre : ainsi *le Ménage du pasteur Naudié*. Je n'ai pas dit la valeur de ses essais de critique. Il restait au courant de tout le mouvement contemporain et dans tous les sens, depuis la sociologie jusqu'à l'esthétique. Le scrupule et l'abondance de sa documentation étaient extraordinaires. Il connaissait, et très bien, pour y avoir séjourné, l'Italie et l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique. Il avait appris la France, qu'il possédait comme un autochtone, et il n'avait pas désappris la Suisse, sa petite patrie, à laquelle il demeurait fidèle, avec une piété d'autant plus touchante qu'elle était plus discrète. J'en peux apporter un témoignage personnel. Le hasard voulut que, l'été dernier, nous nous rencontrâmes à Versailles où nous nous étions retirés tous les deux, afin d'achever un travail en retard. Rod prenait aux assises de la ville les notes de son roman judiciaire : *le Glaive et le Bandeau*. Nous nous promenions longuement dans le vaste parc, par les fins si douces des belles après-midi. Nous regardions ces vieux arbres taillés, ces eaux encadrées de statues, cette nature ordonnée, comme

pensée, et nous évoquions nos compagnons disparus qu'il devait si vite rejoindre. Au cours d'une de ces cordiales causeries, je lui rapportai le désir exprimé devant moi par plusieurs de mes confrères de l'Académie qu'il fit comme Cherbuliez et se présentât. Il eût été nommé certainement et je le lui dis. Il lui suffisait de se faire naturaliser.

« — Il faudrait cesser d'être Suisse, » me répondit-il. « Je ne m'estimerais pas de renier mon pays pour un motif d'ambition. Cherbuliez est venu à la France au lendemain de la guerre de 70 et de vos malheurs. Cela justifiait tout. Aujourd'hui, il penserait et agirait comme moi. »

Ce que cette phrase ne rend pas, c'est la simplicité de la voix pour la prononcer, le regard réfléchi et clair des yeux, cette belle probité tranquille, comme répandue sur ce visage sérieux. Et je crois le voir encore sourire du sourire gai, presque enfantin qu'il savait avoir, quand je lui répondis à mon tour :

« — Alors nous vous dirons le mot de Valentine de Milan à Dunois : Vous nous avez été dérobé!... »

L'œuvre de l'écrivain ne nous a pas été dérobée, elle. Nous la gardons. Elle a sa place marquée dans l'histoire de la littérature française. J'aurais voulu avoir plus d'autorité pour le dire, et plus d'espace pour le démontrer.